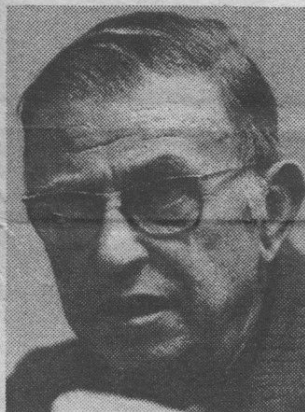


pe, mais il n'a pas grand chose à perdre en se trompant, comme un chimiste qui fait dans son laboratoire des « expériences pour voir ». L'homme de gouvernement, le chef d'entreprise, n'ont pas droit à l'erreur. Un exemple. Quand vous êtes au gouvernement, vous ne pouvez pas dire : « *Khomeiny est un abominable dictateur.* » Si vous le dites, cela provoque aussitôt une crise internationale, une prise d'otages, etc. Si vous êtes un intellectuel, en revanche, vous devez le crier ! Il y a un devoir d'ingérence des intellectuels, un devoir de non-ingérence des hommes politiques. A chacun son rôle. Il existe une troisième catégorie qui est plus difficile à assumer : celle des intellectuels-hommes politiques. La vie n'est pas gaie pour eux tous les jours...



Jean-Paul Sartre.

B.-H. L. Sans doute. Mais souvenez-vous de l'affaire polonaise. On avait un ministre des Affaires extérieures qui disait : « *Bien entendu nous ne ferons rien.* » On avait un premier ministre qui, au moment de la signature de l'accord sur le gazoduc avec les Russes, disait : « *N'ajoutons pas à la souffrance des Polonais le malheur des Français, si d'aventure ils étaient privés de gaz.* » Les intellectuels se sont peut-être « plantés ». Mais enfin il leur appartient, du moins pour certains d'entre eux, d'avoir indiqué un autre cap, marqué une autre direction. Il leur appartient d'avoir, en quelque sorte, dit le Droit.

A. P. Je serai moins sévère que vous pour ce ministre des Relations extérieures. En responsable, il savait qu'on ne ferait rien. Celui qui ne jouait pas son rôle de responsable, c'était celui qui appartenait à la troisième catégorie, celle des intellectuels-hommes politiques, et qui disait : « *Il faut envoyer la flotte dans la Baltique.* » C'était un propos irresponsable. Le responsable doit être modéré. Alors que l'intellectuel peut et quelquefois doit être excessif, puisqu'il doit aller toujours plus loin. L'intellectuel, c'est Don Quichotte. Le responsable, c'est Sancho Pança. Selon certains universitaires espagnols, Don Quichotte « de la Manche », c'est un jeu de mots, un clin d'œil de Cervantes. « La Mancha », c'est une province,

mais ça veut dire aussi la tache (d'encre, de sang). *Don Quichotte de la tache*, ce serait un Don Quichotte marrane, un juif converti, mais qui s'en défendrait, de crainte de l'Inquisition, qui persécutait les juifs même convertis, en les soupçonnant de ne pas l'être sincèrement. Ce serait l'homme qui va trop loin, toujours trop loin, parce qu'il faisait de la surcompensation pour effacer la « tache ». Pourquoi les juifs sont-ils si nombreux parmi les intellectuels ? Peut-être parce qu'ils font de la surcompensation. Comme Beethoven surcompensait sa surdité en composant une musique de génie. Si les Palestiniens continuent à n'avoir pas de patrie, avant quelques siècles, ils feront comme Don Quichotte ou les juifs — persécutés et craignant toujours de l'être à nouveau. Ils devront s'affirmer en allant plus loin... L'intellectuel « en rajoute ». C'est seulement ainsi qu'il remplit sa mission — celle de pionnier.

B.-H. L. Là encore, je vous laisse la responsabilité de l'analyse. Le point sur lequel je suis d'accord, en revanche, c'est cette idée d'un partage des rôles entre intellectuels et hommes politiques. C'était, du reste, la position de Benda dans *La Trahison des clercs*. Benda disait en substance qu'il convenait que les politiques restent dans leur rôle de politiques et que les clercs restent dans leur rôle de clercs. Il disait aussi que la tragédie commence lorsque les deux ordres se confondent, lorsque les deux missions s'échangent. Un clerc soumis à des intérêts pratiques, ou un politique soumis à l'exclusif souci d'intérêts théoriques, c'est le monde à l'envers, le cours des choses inversé. Mais alors, si on est d'accord là-dessus, raison de plus ! Vous ne faites que confirmer la thèse centrale de mon *Eloge*, à savoir que la présence d'une intelligentsia conséquente, conforme à cette définition, est essentielle à l'équilibre démocratique d'une société. L'idée ambiante, aujourd'hui, c'est que l'intellectuel est inutile, que c'est un raseur, un phraseur, un coupeur de cheveux en quatre, quelqu'un de superfétatoire. L'idée, c'est que les sociétés pourraient fort bien s'en passer et se contenter, d'un côté de vos « responsables », de l'autre côté de vedettes médiatiques qui ne seraient plus des intellectuels. Ma conviction c'est que les intellectuels sont essentiels à la démocratie. C'est une des institutions de la démocratie. Au même titre que le suffrage universel, la liberté de pensée, etc. Regardez d'ailleurs les pays totalitaires : ils n'ont plus d'intelligentsia ou, plus exactement, elle ne survit que de manière précaire, clandestine, dans les catacombes de la société.

A. P. L'intellectuel n'est pas dévalorisé pour avoir trop parlé, mais pour avoir parlé trop peu et trop tard. Il est dévalorisé pour n'avoir pas crié, dès que les premières informations

recoupées sont arrivées sur le goulag stalinien ou le génocide cambodgien. Vous semblez découvrir des choses que d'autres disaient depuis longtemps et qui les faisaient taxer de « conservatisme » ou même de « fascisme », alors qu'ils énonçaient simplement des vérités cachées par la désinformation. Ainsi de ces « nouveaux philosophes », dont vous avez été l'un des plus brillants animateurs, et que vous semblez aujourd'hui fustiger. Quand ils ont découvert l'horreur du totalitarisme et dénoncé en somme « l'opium des intellectuels », ils ne faisaient que répéter ce qu'Aron disait vingt-cinq ans plus tôt.

B.-H. L. Ce n'est pas parce qu'on « dit » la même chose, parce que les « mots » qu'on utilise sont les mêmes, que la thèse est identique. Notre antitotalitarisme, à l'époque, n'avait à peu près rien de commun avec celui des ariens. Des coïncidences, tout au plus. Des homonymies...

A. P. Saint Paul, en effet, a plus de capacité à convertir que saint Jean. Celui qui a commencé par persécuter les chrétiens a, forcément, plus de valeur de témoignage que le disciple bien aimé. Autrement dit, cette découverte tardive que vous avez faite paraissait particulièrement percutante, venant de vous. Aujourd'hui, je vous ferai un rapproche...



Julien Benda.

B.-H. L. Je crois que si elle était percutante, c'est parce qu'elle était riche d'un délire abouti, critiqué et donc surmonté. J'ajoute, puisque vous y faites allusion, que je ne « fustige pas » les nouveaux philosophes. Je fais ce que devrait faire tout intellectuel digne de ce nom : la critique des effets pervers induits par mon propre discours. Il n'y a pas de discours sans effets pervers. Il n'y a pas de philosophie sans vulgate. Et je trouve que c'est un devoir d'honnêteté minimale que d'être le premier à isoler, repérer et penser cette vulgate et ses effets pervers. Dans ce livre, je ne renie bien évidemment pas les acquis d'une « nouvelle philosophie » dont je suis plus fier que jamais. Mais j'essaie d'identifier la part de bêtise qui a cristallisé autour de cette pensée-là comme, d'ailleurs, autour de n'importe quelle pensée.

